



Manoir de Kerazan

L'art de vivre au 19^{ème} siècle

Le Manoir breton dans lequel vous pénétrez aujourd'hui fut légué en 1928 à L'institut de France, son actuel propriétaire, par le dernier occupant des lieux, Joseph-Georges Astor.

Les archives nous permettent de connaître les habitants du manoir depuis le 15^{ème} siècle. Sur huit générations, du 16^{ème} au 17^{ème} siècle, le domaine fut la propriété de la famille de Kerflous. Kerazan est une des plus anciennes seigneuries du Pays bigouden. Elle était vassale des barons du Pont (Pont-L'Abbé). Les seigneurs de Kerazan étaient les sergents féodés des barons du Pont à Loctudy, c'est-à-dire qu'ils étaient chargés d'assurer la collecte des rentes du seigneur sur la paroisse. C'est un Kerflous qui fit édifier les premiers éléments du Manoir, caractéristique de l'architecture bretonne contemporaine (plan en équerre, murs de granite, toit d'ardoise). Aujourd'hui, c'est l'aile droite du Manoir, à laquelle fut cependant rajouté un étage au 18^{ème} siècle, qui est la plus proche de l'état d'origine. Elle date de la fin du 16^{ème} siècle.

Après les Kerflous, le Manoir eut pour propriétaire un sieur Jean Sauvaget des Clos qui vendit le domaine en 1647 à René Drouallen. Le mariage de sa petite-fille fit passer Kerazan aux mains des Le Gentil de Rosmorduc. L'un des membres de la famille de Rosmorduc combattit aux côtés de Montcalm au Canada sous le règne de Louis XV. Lors de la Révolution française, le dernier châtelain de Kerazan, Louis-Ange-Aimé de Rosmorduc, émigra pour combattre dans l'armée de Condé contre les révolutionnaires. Il participa aussi aux soulèvements de l'Ouest. On remarque sur la façade du Manoir le blason de cette famille, martelé par les paysans.

C'est au milieu du 18^{ème} siècle que les Rosmorduc entreprirent de faire construire un second niveau au Manoir, en même temps que la façade tout entière acquérait un caractère plus classique (symétrie de part et d'autre de la porte). Cette façade témoigne de l'élégance et de la sobriété de son siècle : les seuls éléments d'ornementation sont deux bandeaux horizontaux et, aux extrémités, deux pilastres ornés de pierres de bossage. Les Rosmorduc firent aussi creuser les lucarnes dans le toit. Le parc à l'anglaise de cinq hectares date du 18^{ème} siècle.

En 1793, le Manoir fut confisqué et vendu comme « bien national ». Un architecte-entrepreneur de Quimper, Louis Derrien, s'en porta acquéreur. Son gendre, Edouard Le Normand des Varannes, introduisit la culture de la pomme de terre dans le pays. Il fonda des chantiers navals sur la rivière de Pont-L'Abbé et donna au petit port de Loctudy une impulsion extraordinaire. La féculerie qu'il avait fondée dans le parc – c'était la première en Bretagne – fut détruite sur ordre de sa veuve. Son Manoir fut mis en vente par sa fille pour régler ses dettes.

Le Domaine fut racheté en 1847 par un riche notaire de Pont-L'Abbé, Alour Arnoult, qui entreprit de faire du Manoir une résidence somptueuse. La cour du Manoir fut restructurée. Sacrifiant à la mode du temps, on créa alors une pelouse arrondie vers l'est. Les plafonds du rez-de-chaussée (les pièces de réception) furent surélevés. L'aspect de la toiture fut modifié et les lucarnes du 18^{ème} siècle agrandies. On creusa alors les oculi en zinc ouvragé dans le style Napoléon III et on fit aménager sur le faitage une dentelle métallique. Victime de la tempête de 1987, celle-ci a été remise en place en 2008.

La fille du notaire Arnoult, Noémie, épousa en 1855 un ancien militaire, Joseph Astor, futur sénateur-maire de Quimper. Kerazan devint alors un des pôles de la vie culturelle et mondaine de la Belle Epoque, fréquenté par les grands hommes politiques et artistes de la région. Leur fils, Joseph-Georges Astor (d'après les prénoms de son père et de son oncle), fut le dernier occupant du Manoir. On lui doit la construction en 1912-1913 de toute l'aile gauche, qui regroupait les communs (logement de service, bûcher, cellier, bergerie, étable, pressoir à cidre, atelier de menuiserie, écuries et remises). La tour, haute et massive, porte un belvédère d'où Joseph-Georges Astor pouvait contempler son parc et le paysage alentour jusqu'à l'Océan.

Le vestibule

Ont été regroupées ici diverses toiles d'artistes inspirées par les paysages de Cornouaille et par la vie de ses habitants, dues en particulier à Emma Herland et Auguste Goy. Une salle est dans le musée lui-même entièrement consacrée à ce dernier artiste, élève du peintre Ingres et qui a donné dans son œuvre une vision réaliste de la Cornouaille au milieu du 19^{ème} siècle. Au fond, vous avez une console Empire à colonnes pleines.

A remarquer : le plafond de la cage d'escalier, aux boiseries du 19^{ème} siècle, en châtaignier. Les portraits et leurs cadres sont du 18^{ème} siècle.

C'est Joseph-Georges Astor, le dernier de la dynastie, qui fit édifier juste avant la Première Guerre Mondiale (1912-1914) la tourelle et surélever le toit du bâtiment de la façade Nord (à l'arrière du Manoir) ainsi que 'appentis du pignon Est, pièce qui devint le fumoir.

La cuisine

Cette pièce, dont les murs datent du 16^{ème} siècle, vaut surtout pour son mobilier typiquement breton. A remarquer : l'armoire bretonne, où la multitude de clous indiquait le degré d'aisance de ses propriétaires, le banc-coffre et le vaisselier du 18^{ème} siècle. A gauche en entrant, les deux ouvertures dans la paroi servaient de garde-manger. L'épaisseur des murs permettait en effet d'y faire régner en toute saison une température suffisamment fraîche pour conserver les aliments. La fontaine en cuivre date du 18^{ème} siècle. Au fond, à droite de la cheminée, un conduit permettait l'évacuation des eaux usées. A gauche de la cheminée, un « coffre de mariage ». Cette tradition d'offrir un tel coffre est née au Moyen-Âge, dans les milieux aisés. Au début, c'était le père de la mariée qui l'offrait en guise de dot à sa fille. En bois précieux, souvent peint, le coffre de mariage a peu à peu acquis un aspect surtout fonctionnel : mobilier offert par un homme à sa fiancée, il pouvait contenir ustensiles, linges, vaisselle précieuse. C'est devenu un meuble de rangement, qui prenait place généralement dans la chambre des conjoints. La Vierge en faïence, de l'école de Nevers ou de Nantes, a vu sa couronne supprimée lors de la révolution française car il s'agissait d'un symbole de la monarchie.

Le grand salon

Ce salon, dit aujourd'hui de Montgaurin, du nom du gendre de Joseph Astor, a été aménagé au milieu du 19^{ème} siècle par Alour Arnoult, qui en fit surélever le plafond. Les boiseries de ce salon sont de style Louis XVI. Deux grandes glaces reflètent à l'infini un lustre monumental, à deux étages de lumière et pendeloques de cristal d'époque Louis XVI. Les panneaux des boiseries étaient jadis occupés par des compositions décoratives à motifs floraux dues à un peintre ami de la famille, Théophile Deyrolle.

A gauche en entrant, on peut voir un buste de bigoudène. La taille de la coiffe peut surprendre. Il faut savoir que l'augmentation de la taille des coiffes ne date en réalité, pour l'essentiel, que de l'entre-deux guerres. La légende voudrait que les femmes de ce pays aient fait monter leurs coiffes en souvenir de la répression de la révolte des bonnets rouges. En 1675, une révolte a secoué la Bretagne rurale, écho de la révolte du papier timbré la même année (contre de nouveaux impôts instaurés par Louis XIV). La réaction des autorités ne se fit pas attendre. Pour punir les bigoudens, en pointe dans ce mouvement, le gouverneur de Bretagne, le duc de Chaulnes, fit décapiter les clochers des paroisses les plus rebelles. Les femmes de ce pays auraient par bravade voulu porter sur leurs têtes les clochers détruits. Il s'agit là en réalité d'une légende car les coiffes ne commencèrent réellement à « monter » que tardivement (entre les deux guerres). La jalousie féminine, la volonté d'afficher sa richesse ou de faire mieux que sa voisine, les rivalités de clochers, la recherche de l'élégance et de la prouesse (ce n'était pas facile de poser sa coiffe tous les matins), la volonté de se distinguer de ses voisines, sont les véritables explications à la hauteur de la coiffe bigoudène, qui a culminé à près de 35 cm dans les années 1950 ! Il faut signaler que l'architecte Joseph Bigot assura en 1774 la construction d'une nouvelle flèche sur l'église de la paroisse bigoudène de Combrit (sortie Pont-L'Abbé, direction Bénodet). Le mot « bigouden », attesté pour la première fois dans les années 1830, serait-il une déformation de Bigot ?

Sur la cheminée est disposée une pendule d'albâtre d'époque Restauration. De part et d'autre, on peut voir des lampes à pétrole en porcelaine d'Imari. Entre les deux fenêtres, sur une console Louis XV, un petit cabinet de voyage pour dames (du 18^{ème} siècle), dans le goût italien (réalisé suivant la technique « arte povera » qui consiste à découper une gravure, la coller sur le support et peindre l'ensemble). En face, on a une commode Louis XVI, dite pantalonnière car le tiroir du haut est moins large. A gauche en entrant, une table en marqueterie d'époque Louis-Philippe. Devant la cheminée, les fauteuils sont d'époque Charles X. Le maître mot en matière d'ameublement était en effet à la fin du 19^{ème} siècle l'éclectisme. Dans le coin à gauche de la cheminée, une table de jeu Napoléon III, en palissandre de Rio.

Les tableaux qui ornent les murs de ce salon sont presque tous d'inspiration bretonne, comme en témoignent les sujets traités : coiffes bretonnes, pardons, naufrages. Leurs auteurs sont des peintres installés en Bretagne que Joseph Astor avait choisi d'aider : Charles Cottet, Maurice Denis, Louis Désiré-Lucas. L'attrait pour la Bretagne et ses mystères est né à la fin du 18^{ème} siècle lorsqu'un poète écossais, Mac Pherson, prétendit avoir retrouvé les écrits d'un ancien barde, Ossian. Ce recueil eut beaucoup de succès. L'atmosphère romantique du début du 19^{ème} siècle a contribué à populariser l'image de la Bretagne. Le Second Empire a favorisé cette celtomanie.

Si plusieurs artistes isolés avaient déjà commencé à peindre la Bretagne, l'arrivée du train à Quimper en 1863 renforça le mouvement. Les toiles rassemblées dans le Grand salon permettent de rappeler que Charles Cottet (1863-1925) a contribué à la célébrité de Camaret. (*Les feux de la Saint-Jean* à gauche en entrant, la *Procession* près de la fenêtre). Il appartenait à ce groupe que l'on a appelé à la

fin du 19^{ème} siècle la « bande noire » en raison du caractère lugubre de certaines de leurs toiles. On peut aussi voir une toile de Louis Désiré-Lucas, un peintre de Douarnenez et une autre de Yann Dargent, le peintre des fresques de la cathédrale de Quimper. Au fond, à gauche, un espace réservé aux marines et aux paysages littoraux. Remarquez particulièrement une huile sur bois intitulée *Marine*, due à Jules Noël, le plus grand paysagiste breton du 19^{ème} siècle, ami de Joseph Astor. Avant de pénétrer dans la salle de billard, figurent deux toiles de Lucien Simon. Installé à Sainte-Marine au tout début du siècle, il fut le peintre des bigoudènes, des costumes et des coiffes.

La plus célèbre école de peinture, l'école de Pont-Aven, n'est pas directement représentée dans les collections Astor. Cependant, plusieurs toiles peuvent s'y rattacher. Le *Pardon de Notre-Dame de la Clarté* et *Daphnis et Chloé*, de part et d'autre de la porte d'entrée, ont pour auteur Maurice Denis (1870-1943). Très influencé par Gauguin, comme en témoignent les couleurs des toiles, il a fondé le groupe des Nabis (prophètes en hébreu). Très religieux, les Nabis venaient en Bretagne à seule fin de peindre des pardons et des processions. Maurice Denis a fondé en 1919 les Ateliers d'Art Sacré avec Georges Desvallières (1861-1950). La collection Astor comprend une petite gouache de ce dernier artiste. Elle est intitulée *Notre-Dame des Naufragés* et figure près du tableau de Cottet *Les feux de la Saint-Jean*.

La salle à manger

Autrefois, les domestiques arrivaient de l'office et en repartaient par les portes de gauche, de part et d'autre du buffet de style flamand. Cette pièce est due à Joseph Astor. Il commanda à son ami Théophile Deyrolle les panneaux décoratifs figurant des trophées de chasse afin de mettre les invités en appétit. De part et d'autre de la cheminée, on peut voir deux décorations dues à une amie de la famille, Henriette Daux. En 1913, Joseph-Georges Astor commanda à Deyrolle les quatre dessus de porte.

Contre le mur, à gauche, un buffet français du début du 18^{me} siècle. En face, une desserte de style Henri II. A côté de la cheminée, un bahut du 18^{ème} siècle, en châtaignier, a été resculpté au 19^{ème} siècle dans le goût des buffets flamands. Ce meuble porte des assiettes dont le décor a été inspiré par la légende napoléonienne. Le grand-père du donateur fut en effet soldat de la Grande Armée. Joseph Astor combattit sous Napoléon III. *Le chanteur florentin* est une sculpture en bronze de Paul Dubois (1859-1909) offerte à Joseph Astor par ses collègues du conseil municipal de Quimper lors de son départ en retraite. L'original, en argent, est conservé au Musée d'Orsay à Paris. Le traitement des cheveux rappelle les figures de Botticelli (15^{ème} siècle) et reflète une idéalisation de l'Italie. Le lustre et la cheminée, comme le reste du mobilier, datent du 19^{ème} siècle.

La salle de billard

Espace de jeu réservé aux hommes, la salle de billard présente un mélange de styles qui concourent à créer une ambiance masculine.

Des boiseries d'époque Louis XV ont été installées au 19^{ème} siècle dans cette pièce. Leurs moulures débordent sur le haut des panneaux. Elles se croisent pour former un dessin symbolisant des cornes de bélier, motif de tradition bigoudène. La cheminée est une réalisation plus récente. Au-dessus, la glace est d'époque Louis XVI.

Le billard, du 19^{ème} siècle, est d'origine anglo-saxonne. Il est percé de six trous qui pouvaient être obturés pour jouer au billard français. Le présentoir de crosses, le boulier pour compter les points et la très rare suspension en bronze à trois lampes sont également du 19^{ème} siècle. La provenance du reste du mobilier est très éclectique. Le bureau en marqueterie entre les deux fenêtres est d'origine française et remonte au 17^{ème} siècle (époque Mazarin).

En face, un cabinet, « meuble à tiroirs » portugais du 17^{ème} siècle également. Il faut savoir que les portugais se rendaient dans leurs colonies avec des bateaux remplis à l'aller de marchandises très lourdes. Sur place, ils les troquaient avec les indigènes et recevaient en échange des produits beaucoup moins lourds de type épices ou tissus. Se posait pour le retour un problème de rapport entre la place et le poids : il fallait « alourdir » le bateau. Les marins entreposaient donc dans les cales des troncs d'arbres. Une fois rentrés au Portugal, les menuisiers réalisaient des meubles dans les bois ainsi rapportés. Ce meuble est très rare, surtout en Cornouaille.

Les tabourets sont de style Renaissance. On s'y asseyait à califourchon. Avant d'entrer dans la pièce suivante, on a un meuble portugais, en palissandre, du 19^{ème} siècle.

Cette pièce accueille une importante collection d'œuvres d'Auguste Goy, un artiste originaire de Melun. Il fut élève d'Ingres, et, renonçant à se rendre à Rome, s'est fixé à Quimper en 1847. La collection Goy du Manoir de Kerazan, unique, permet d'apprécier l'œuvre et le style de ce petit maître du 19^{ème} siècle, trop injustement oublié.

Le fumoir

Ce salon d'angle formait avec le billard « l'espace des messieurs ». De petite dimension, cette pièce est appelée « Salon Arnoult », du nom du notaire de Pont-L'Abbé, acquéreur du Manoir en 1847 et dont la fille épousa le colonel Astor en 1855. On observe sur la cheminée une très rare glace Napoléon III au fond, une coupe et une verreuse en émail sur métal.

Ici, l'ambiance masculine domine avec les pièces de mobilier et accessoires utiles au divertissement. Une table à jeux Louis XVI invite ceux qui ont abandonné le billard à une partie de tric-trac. Le tric-trac était le jeu favori de l'aristocratie au 18^{ème} siècle. Un ami, assis à califourchon sur un meuble appelé voyeuse, d'époque Napoléon III, peut observer les joueurs. Ce meuble est aussi nommé fumeuse, car on pouvait cacher dans son dossier creux des cigares ou des boîtes d'allumettes. En face, une petite chaise Napoléon III, incrustée de nacre. A côté, un piano droit du 19^{ème} siècle attend les mélomanes. N'oublions pas que le début du 20^{ème} siècle fut une des grandes époques de la musique française, avec, par exemple, un nom comme César Franck. Au-dessus de la glace, un panneau de bois, élément de trumeau d'un décor du 18^{ème} siècle, représente le char du vainqueur. Les boiseries reconstituées sont d'époque Transition. Le fauteuil derrière la table de jeu est d'époque Régence.

Dans ce salon s'exprime le goût de la famille Astor pour un style de peinture bien différent e ce qui peut être vu dans les autres pièces. On peut voir ici les toiles les plus anciennes des collections Astor. Sur les murs du fond, les tableaux appartiennent aux écoles du 17^{ème} siècle, hollandaises (dans le style de Vermeer) et françaises (dans le style de Nicolas Poussin). En face, les tableaux appartiennent aux 15^{ème} et 16^{ème} siècles. L'école de Fontainebleau exprime un art de cour privilégiant les sujets mythologiques et non dénués d'un certain érotisme (*Vénus jouant avec les armes de Mars, La courtisane et le Vieillard*). Fra Bartolomeo est mort deux ans après Marignan (1517). Il se situe dans la continuité de Raphaël. Son travail annonce le maniérisme, notamment par l'emploi de couleurs acides (rose, bleu, vert) et par les poses un peu contournées de ses personnages. Les petits formats en dessous appartiennent aux écoles flamande (Jean de Mabuse) et française de la fin 15^{ème} siècle – début 16^{ème} siècle.

Le piano date de 1849. Il s'agit d'un piano Erard (piano oblique au la, finition acajou à moulures et balustres cannelées). Son numéro d'inventaire chez le fabricant est le 20578. Il avait été commandé par Monsieur Arnoult, le frère de la future Madame Astor.

Le salon de Madame Astor

Vous pénétrez ici dans un espace réservé aux dames. Les couleurs des boiseries et le tissu des fauteuils contribuent à créer une atmosphère « féminine ». A droite de la porte, une vitrine Napoléon III. A gauche, une commode Régence en merisier. Les six cabriolets Louis XV ont été retapissés au 19^{ème} siècle. Les meubles plus importants sont d'époque Louis XVI. La petite table est en acajou. Le tapis a été réalisé par les ateliers de tapisserie, installés dans les communs au début du 20^{ème} siècle. Les Astor parlaient de « Salon vert ». Observez, contre le mur, entre les fenêtres, le rarissime cartel en bronze ciselé d'époque Louis XV, décoré suivant la technique Boulle d'écailles de tortue sur laiton.

Les dames se retrouvaient après les repas dans ce salon, tandis que les hommes jouaient au billard ou conversaient dans le fumoir. Certaines pouvaient s'installer pour une tasse de thé ou de café. D'autres pouvaient se plonger dans la lecture de *La Mode Illustrée*, une des premières revues féminines françaises. Celle-ci traduit bien les préoccupations des dames d'alors, très proches de celles des femmes d'aujourd'hui : patrons, publicités pour des crèmes épilatoires ou des produits amincissants. Assise à son secrétaire Louis XVI, Madame Astor pouvait, lorsqu'elle n'avait pas de compagnie, faire sa correspondance. Le lustre, à deux étages de lumière en bronze à pendeloques et gouttes de cristal, est du 19^{ème} siècle.

Les peintures sont pour l'essentiel des œuvres françaises des 18^{ème} et 19^{ème} siècles. Notez particulièrement les deux toiles, de part et d'autre de la porte d'entrée : *Le repas du riche* et *Le repas du pauvre*. Elles sont tout à fait dans le goût de l'école française de nature-morte du 18^{ème} siècle dont le grand nom est Chardin. Ce sont des œuvres anonymes. En face, deux toiles de Joseph Vernet, l'un des plus grands peintres du règne de Louis XVI. On s'attardera sur *Le retour de Virginie*, dont l'inspiration se trouve dans le roman d'aventures de Bernardin de Saint Pierre, *Paul et Virginie* (1788).

L'espace intermédiaire

Diverses oeuvres, parfois d'inspiration bretonne, ont été regroupées ici. Remarquez une toile de Georges Souillet, un peintre du début du XXème siècle, voisin de Kerazan et chargé de l'ouverture du Manoir au public après la mort de Joseph-Georges Astor. Au fond, on remarque, rendues à nouveau accessibles en 2008, les toilettes de la famille Astor, étonnamment modernes pour l'époque. Au-dessus de leur accès, on trouve une toile de Jules Flandrin, un peintre né aux environs de Grenoble en 1871. C'est, par son traitement, la plus moderne de la collection Astor. Avant d'entrer dans la bibliothèque, observez les deux gravures signées Nicolas Ozanne. Ce brestois a réalisé une série de soixante gravures de différents ports du royaume en 1776. On a ici Vannes et Lorient, dont vous noterez qu'on l'écrivait avec une apostrophe. Le nom de la ville proviendrait du premier vaisseau construit par la Compagnie des Indes Orientales, compagnie de commerce créée par Colbert en 1664 et installée dans la rade de Port-Louis (actuel Morbihan). Les ouvriers travaillant à la construction du navire, baptisé *Le Soleil d'Orient*, auraient ainsi fini par appeler « L'Orient » le chantier puis toute la ville qui se créait là.

La bibliothèque

Cette pièce fut le bureau de Joseph Astor puis de son fils Joseph-Georges. Bureau et bibliothèque sont de la deuxième moitié du 19^{ème} siècle. La bibliothèque est très représentative des goûts littéraires de grands bourgeois cultivés et révèle leurs centres d'intérêt : François Guizot, Elisée Reclus, Victor Duruy ... Le pupitre est un bureau de notaire. On pouvait poser les registres sur le pan incliné et l'on écrivait debout. La petite porte à gauche avant de pénétrer dans la chapelle était le confessionnal des comtes de Rosmorduc. Il fut transformé en simple placard par les Astor.

Ici sont représentées trois générations de Astor.

Joseph Astor, à gauche de la cheminée, est né dans le Quercy, à Figeac, en 1778. Il était le fils d'un chapelier. C'est le grand-père du donateur. Sa famille était originaire du Languedoc. A quinze ans, il s'engagea dans les armées de la République. Il participa à toutes les campagnes militaires de la France, durant quarante-et-un ans de service, jusqu'à sa retraite comme colonel en 1836. Il avait découvert la Bretagne à l'occasion de sa nomination au grade de chef de bataillon à Brest. Il avait, en 1818, épousé en secondes noces une bretonne, Pélagie Férec, l'héritière du dernier sénéchal de la baronnie de Pont-L'Abbé, qui s'était enrichi dans le commerce du grain. Tous étaient francs-maçons et anticléricaux. Joseph Astor refusa, en raison de la santé délicate de sa femme, le commandement de la place de Toulon et, mettant un terme à sa carrière, il s'établit à Quimper. Nommé maire de la ville en 1836, il se révéla un remarquable administrateur, souhaitant, selon ses dires, « reconquérir l'air pur » dans sa ville. Son action en matière d'urbanisme et d'assainissement fut à ce niveau remarquable : transfert des abattoirs, obligation de doter les maisons de lieux d'aisance, assèchement des marais, construction de latrines publiques, réglementation sur les porcheries et le fumier. A l'issue de la Révolution de 1848 qui établit la Seconde République, il fut brutalement révoqué par le nouveau régime et mourut peu après.

Le père du donateur, qui se prénomma également Joseph, est né à Ajaccio en 1824. On peut le voir, sur deux tableaux situés à droite de la cheminée, au début de sa carrière militaire et dans la force de l'âge. Après l'école de Saint-Cyr, il participa comme capitaine à la campagne de Crimée sous Napoléon III et il démissionna de l'armée en 1855. Cette même année, il épousa la fille du notaire Alour Arnoult de Pont-L'Abbé, propriétaire du domaine de Kerazan, et se fixa à Quimper. Déjà conseiller municipal, il fut nommé maire de cette ville en 1870 par le Gouvernement de la Défense Nationale, et constamment réélu jusqu'à sa démission pour raison de santé en 1896. Il fut en 1890 élu sénateur du Finistère. Il était le premier sénateur de gauche de ce département. Il fut jusqu'en 1895 membre du Conseil général du Finistère. A tous ces titres, il participa activement à la vie publique de la Cornouaille jusqu'à sa mort en 1901. Au-dessus de la porte d'accès à la dernière pièce du rez-de-chaussée, on peut voir une toile de Théophile Steinlein (1859-1923), célèbre par ailleurs à l'époque dans le monde de la publicité pour ses dessins de chats ainsi que pour ses engagements dreyfusards. Elle fut achetée par Joseph-Georges Astor. Cette présence permet de préciser qu'en Bretagne, parmi les parlementaires de gauche, en général prudents face à l'Affaire, le sénateur Joseph Astor a lui nettement pris fait et cause pour l'innocence de Dreyfus.

Son fils était prénommé Joseph-Georges Astor. Né en 1859, il fit des études de droit et se spécialisa, après son doctorat, dans les problèmes pénitentiaires. On lui doit un *Essai sur l'emprisonnement cellulaire en France et à l'étranger* (1877). Il portait les prénoms de son grand-père et de son oncle. Ce dernier, Georges Arnoult, fut député du Pays bigouden de 1876 à 1885. Handicapé par une surdité, Joseph-Georges Astor ne put se consacrer comme il le souhaitait à la vie publique. Ardent franc-maçon,

il hérita du virulent anticléricalisme de son grand-père. Dans la vitrine, une statuette représentant un rat en costume ecclésiastique en est une illustration. Son père et sa mère, à l'inverse, ne manifestaient pas la même hostilité farouche au catholicisme et plusieurs objets, que vous avez pu apercevoir au fil des pièces, rendent d'ailleurs compte de leur piété sincère (crucifix, scènes sacrées, etc ...). Ayant choisi de rester célibataire, Joseph-Georges déploya toute son énergie pour améliorer le domaine familial de Kerazan. Il fit en particulier construire les communs et il enrichit la collection d'œuvres d'art en se mettant en contact avec les héritiers des artistes que fréquentaient ses parents

A sa mort en 1928, conseillé par son ami peintre Adolphe Déchenaud (1869-1933), qui était membre de l'Institut, Joseph-Georges Astor légua ses biens à l'Institut de France, afin qu'une fondation qui porterait le nom d'Astor soit créée. Déchenaud a peint en 1920 le portrait que vous pouvez voir devant la bibliothèque. Parmi les conditions du legs, figurait l'obligation pour l'Institut de maintenir toutes les pièces dans leur état d'origine et d'ouvrir le Manoir au public « un certain nombre de jours par an ».

L'ancienne chapelle

La dernière pièce du Manoir était la chapelle du château. C'est ici que fut célébré le mariage de Monsieur de Saint-Allouarn, navigateur, compagnon de Kerguelen, qui prit possession de l'Australie Occidentale au nom du roi de France.

Cette pièce devint une pièce d'habitation au 19^{ème} siècle. Joseph Astor y exposait peut-être les œuvres picturales majeures qu'il s'attachait, en collectionneur avisé, à rassembler. On y a placé aujourd'hui une collection unique en Bretagne d'œuvres en faïence d'Alfred Beau. Originaire de Morlaix, Beau fut engagé en 1872 à la manufacture Porquier, à Quimper, où il révolutionna l'art de la faïence. Le rendu des couleurs, compte tenu des aléas liés à la cuisson de la faïence, est un problème central dans l'art de la faïence. Beau a en outre fait de gros efforts pour créer de nouvelles couleurs. Dans la vitrine près de l'entrée, on a des essais de couleurs. Par la suite, la ville produisit grâce à cet artiste exceptionnel une faïence de qualité.

La collection Astor présente diverses facettes de son activité. Sans dédaigner les pièces au décor floral ou orientalisant, il réalisa des paysages sur faïence, des scènes de genre sur faïence (marché, mendiants, commères), ainsi que des représentations et personnages historiques.

Son chef d'œuvre, qui nécessita dix-sept essais, est un violoncelle en faïence grandeur nature. Très fragile, il n'a jamais porté de cordes et n'a jamais été utilisé comme instrument de musique. Il fut présenté à l'Exposition Universelle de Paris en 1878 et valut à son auteur la médaille d'argent de l'Exposition. C'était la récompense d'un artiste au talent exceptionnel. C'est une œuvre unique au monde.

Collection des peintures et dessins d'Auguste Goy (1812-1875)

Après des études d'architecture, Auguste-Denis Goy, né à Melun en 1812, entra au printemps 1834 dans l'atelier d'Ingres. Cependant, le maître partit en décembre pour Rome. On rapporte qu'il aurait proposé à son jeune élève de l'accompagner, mais Goy, dont les ressources étaient insuffisantes, dut rester à Paris. Le jeune homme ne fut donc l'élève d'Ingres que pendant quelques mois. Sans avoir suivi le cursus habituel, il se lança alors dans la vie professionnelle, devenant portraitiste à Paris, puis illustrant un livre sur la Creuse. Il se rendit ensuite en Angleterre où il vécut de la vente de ses œuvres jusqu'en 1845.

Pour une raison que l'on ignore, Goy se fixa à Quimper en 1847 et, à partir de 1861, il y devint professeur de dessin au collège. Jusqu'à sa mort en 1875, il vécut isolé dans sa ville d'adoption, sans participer aux expositions parisiennes. La bourgeoisie locale lui commande des portraits. Surtout, il a dessiné et peint des paysages des environs de Quimper, qu'il est un des premiers à découvrir, jusqu'au Pays bigouden. Quelques scènes de genre dans des intérieurs de cafés ou de maisons nous font découvrir la vie quotidienne en Cornouaille au milieu du siècle dernier. Avec humour, il a caricaturé ses collègues enseignants et les gens de la campagne vus dans les rues de Quimper. Il a peint également des portraits de paysans portant le costume traditionnel. Il a multiplié les études et esquisses pour des compositions plus ambitieuses comme *Le Veuf débauché* ou *Le retour de la guerre de Crimée*, qui n'ont, semble-t-il, jamais été réalisées.

Auguste Goy, qui s'est totalement enraciné dans son pays d'adoption, n'a jamais succombé à la mièvrerie des scènes pittoresques pourtant à la mode à l'époque. Il a tenté, suivant une démarche peu commune dans les années 1850-1860, de traduire avec réalisme la vie de ceux qu'il côtoyait.

Alfred Beau

Alfred Beau (1829-1907), originaire de Morlaix, apprend la peinture avant de devenir photographe. Sans doute influencé par le céramiste Michel Bouquet et par le regain d'intérêt pour la céramique sous le Second Empire, il devient à partir des années 1870 *peintre de tableaux sur faïence* et expose des plaques et plats décoratifs d'inspirations diverses : portraits historiques, paysages et scènes de genre de Cornouaille, décors floraux, imitations des majoliques italiennes ...

En 1872, il offre ses services à la Faïencerie quimpéroise HB, mais celle-ci la refuse car l'artiste demande à signer ses pièces. Finalement la veuve d'un autre faïencier, Adolphe Porquier, l'engage comme directeur artistique. Alfred Beau crée alors de nombreux modèles, copiant en particulier les scènes de genre pittoresques que l'on voit dans les albums d'estampes et dans la peinture académique : des évocations des pardons et des mariages où l'on remarque de splendides costumes, des scènes de foires et de marchés ou les représentations des *petits métiers*. Il dessine également, selon le goût de l'époque, des *scènes botaniques* qui doivent beaucoup à l'art des estampes japonaises alors fort prisées. Il forme les *peinteuses* à la nouvelle technique qu'il préconise, proche de l'art du peintre et pousse l'illusionnisme jusqu'à créer des instruments de musique en faïence. Dorénavant les pièces seront marquées PB pour Porquier-Beau.

Le succès est au rendez-vous. Alfred Beau présente ses créations aux Salons parisiens et aux Expositions Universelles, en particulier celle de Paris en 1878 où il obtient une médaille d'argent. Vite imité par les autres faïenceries quimpéroises et même copié par d'autres manufactures, Alfred Beau a été l'artisan du renouvellement de la céramique à Quimper.

Peintre lui-même et ami de nombreux peintres comme Théophile Deyrolle ou Alfred Guillou, Alfred Beau est également depuis 1880 le directeur du Musée des Beaux-Arts de Quimper. Il y constitue en quelques années une importante collection de peintures d'inspiration bretonne. Dans une salle de ce musée, il crée en 1885 un extraordinaire diorama de quarante-quatre mannequins portant des costumes populaires, une *noce bretonne* sortant du porche d'une chapelle.

Directeur du Musée, conseiller municipal, directeur artistique d'une des faïenceries quimpéroises, Alfred Beau était devenu l'ami de Joseph Astor qui possédait quelques-unes de ses créations, en particulier des pièces uniques.

Dans les années 20, le fils de Joseph Astor, Joseph-Georges, va s'employer à constituer une collection plus importante de créations d'Alfred Beau, à la fois pour rendre hommage à l'amitié qui existait entre ses parents et le céramiste et pour souligner la qualité de ces faïences ou terres vernissées. Aujourd'hui, le Manoir de Kerazan possède la plus importante collection des œuvres d'Alfred Beau qui apparaît comme l'un des céramistes les plus intéressants en France dans les dernières décennies du XIX siècle.